

Joachim Sartorius

## Mémoire de glace

traduit de l'allemand par Lorand Gaspar  
avec la collaboration de Sarah Clair

### LA PREMIÈRE NUIT

La première nuit commença.  
La porte de la chambre s'ouvrit sur une chambre.  
Ce fut le temps où les bateaux se retirent dans les maisons.  
Qu'il y eut une voile en moi ne m'étonnait pas.  
Elle claquait. Elle comptait mon pouls.  
Son corps mouillé plaisait aux sens. Dans cette chambre  
ils me tenaient prisonnier. Débutant que je suis  
j'ai beaucoup appris :

Qu'une femme puisse en moi se répandre  
sans se soucier de moi.  
Que pour devenir beau, à chaque crépuscule  
je dois me retrouver dans cette chambre.  
Que la pomme de la sorcière est dure et divisée.  
Que le livre rafistolé, quand tu places correctement  
le pouce, a cinq positions : des oiseaux, des femmes et des magasins,  
des autoportraits, qui imperceptiblement se modifient,  
des bateaux avec des voiles tour à tour tendues ou flasques.

Puis le port se clôt : la première nuit.  
La mer monte jusqu'à la langue.

### COMME D'HABITUDE

Du petit vin. Les petites forces de la langue.  
La femme grande comme une montagne. Des nuages au-dessus.  
Cheveux par dessus. Grande.  
Petite la sauterelle à l'ombre de son orteil.  
Voir sans voir. Voir sans soleil.

Belleza dans l'obscurité. Dans l'œil  
Détonne ce que l'œil entend :  
Ta splendeur.

Et les langues rendent des sons stridents.  
Et les fragiles tables du cerveau  
Se brisent sublimes.

## LILIA BRIK AVEC MAÏAKOVSKI À SAMARCANDE

(Photographie sans date)

Les ombres sont loquaces, bien qu'elles ne parleront pas.  
La lumière parle à sa façon : un angle de clarté muet  
sur le sol, oblique, tel un corps endormi. Et  
Maïakovski se tait, et Lilia sourit. Comme ils ne peuvent  
parler (c'est une photographie), il nous semblent porter  
beaucoup, beaucoup trop de secrets dans leurs fonds.

Arrêt à Samarcande devant une boutique de casse-croûte.  
Deux hommes devant l'étalage (Deux pots. Des pâtes ? Des fruits ?),  
un troisième derrière des caisses empilées sur le sol.  
Au premier plan Lilia sur un banc de bois, Maïakovski sur un  
siège ouzbek en rotin. Les deux ont des bâtons de voyage.  
Tous les cinq regardent la caméra. Qui prend la photo ? Ossip ?

Elle ne sourit pas à Ossip. C'est l'été. Ses épaules sont rondes  
et brunes. Elle est décidée d'être l'amour unique dans la vie  
d'un grand poète. Cela se voit. Tatiana, la rivale de Paris  
va épouser ce vicomte. Encore quelques années  
et dans la rue Lubianski, Maïakovski se tire  
une balle dans la tête, Déjà là, il n'a pas

l'air heureux. Mais la pose détendue – le bras qui émerge  
du tricot de corps noir bordé de blanc, la main de général  
en chef sur le pommeau – blanchit tout. « Je ne suis  
pas bien sans toi » avait-il dit dans un télégramme à cette Tatiana.  
Maintenant il est là. Il a craché de gros pépins de melon.  
La mosquée verte, selon l'ordre des Soviets, abrite l'Union de Travailleurs.

Sinon tout est accueillant, grandiose, presque. En haut de la photo, les bords de l'oasis. Il fait chaud. Seul le soir va troubler cet ordre : des oiseaux, des chameaux de Boukhara, des aérostats de l'arrière-pays. Quatre hommes, une femme. Une femme et un homme. Dans la tête de l'homme une ruche de femmes. Il est si recherché, si courtois (soi-disant)

et cette nuit il va lire devant 5000 personnes sur le Registan. Cependant, il n'est plus entiché comme naguère du renversement brutal de la société. Ses thèmes, de plus en plus obsédants : l'amour non partagé, la solitude, l'anéantissement. « Je suis solitaire comme l'oeil unique d'un homme en route vers les aveugles. » Ici on répare les fêlures de porcelaine avec de l'or.

Il est rare de voir une image aussi acérée. À cause du raccourcissement on ne peut pas regarder dans les caisses de bois. C'est mieux ainsi. Les oiseaux remuent.. Lilia : une légère sensation de vertige. Ossip : absent. Maïakovski : soif dans un désert de convictions. Ce soir, en lisant, il va se calmer avec de la soie et du sens. Quand viendra-t-elle la nuit et avec la nuit enfin

l'enchantement ornithologique ? Ailes, essaims, volutes, qui ne font pas partie de la vérité. Une sensation de vertige. Savait-il beaucoup sur les femmes ? Sur la photo c'est toujours midi, lumière escarpée. Pas de demi-jour. Regard ciblé seulement. Les cartouches de l'amour. Coups éblouissants d'un jeu d'échec glacial. Tout cela, on doit se l'imaginer à partir

de souvenirs pâlis et le *condenser dans un instant*, avec le blanc de la robe, le noir du tricot, les gravats jaunis au bord des buissons, le blanc de leurs yeux, on doit s'imaginer les querelles sans fin, les échanges insensés de lettres, de télégrammes, de coups de téléphones, faire revivre les combats de l'amour et de la fatigue surexposée.

## DANS LE MIROIR

Revenir au passé et le regarder en face :  
le reflux inextinguible des galets au bout du port,  
les nuages rapides, un bateau de Haïfa transportant des fruits,  
élégant et frais à l'intérieur. Plus tard la lune,  
récitant l'hiver dans sa cour.

Telle une image dans le miroir  
ma douleur ne le pénètre pas.  
Seulement à présent, lui absent, que j'arrive  
à évoquer les jouissances vécues. La petite lampe  
près du lit fut le seul témoin

de l'accouplement et du reflux. Le port, les galets,  
des bouts d'os contre la bouche et le dos,  
la pièce de monnaie sous les cailloux,  
la voix étincelante :  
« Es-tu là depuis longtemps ? »

## DÉSIRS

Tels des cadavres que l'on embellit  
et qu'un mausolée magnifique renferme –  
roses autour du front, jasmin aux pieds – ainsi  
paraissent les désirs passés,  
inaccomplis, sans même une nuit de passion  
ou d'un matin où la lune s'attarde dans le ciel.

## LE QUAI

On les a ramenés dans les bateaux vides.  
Le sable a gardé l'empreinte de leurs corps,  
traces de cheveux, de sang.  
Le sable a gardé les corps des ennemis,  
victorieux, s'ils respiraient encore.

Les médias en parlèrent durant trois jours.  
Des bateaux on fit des avions, des lances des torpilles,  
il y eut plus de viols que d'hommes.  
Ensuite on passa à l'ordre du jour.  
Les bateaux, profonds dans l'eau rentrèrent chez eux.

Ainsi lisait-il les empreintes d'un monde en feu.  
Ce n'est pas innocemment qu'il fouillait le passé.  
Il admirait les écrivains  
incapables d'oublier.  
Seulement là la mémoire avait-elle un lieu,  
à part les tombeaux,  
et il lui appartenait et à chacun seul.

## AU PARADIS

Il y eut des serpents et des serpents d'herbe.  
Il y eut des queues et des queues de poisson.  
Il y eut Soleil et Lune et il y eut Soleillune.  
En somme, il y eut de tout. Aussi  
la finitude et son chant.

Il y eut un tas d'images, d'archives,  
de musées. Les chasseurs furent en route.  
Certains se spécialisaient dans la vulve,  
la façon dont elle ouvre la vie.  
D'autres dans l'infinitude de la musique. Ils

s'y perdaient avec joie. D'autres encore  
se reconnaissaient dans les espaces stabilisés  
de la peinture. Nous autres écrivions.  
Les pièges du temps étincelaient, magnifiques.  
Il y eut de la peur, de la grâce et de l'insurrection.

Il y eut des chemins d'altitude et des aigles.  
Routes d'altitude avec des chars, ça existe.  
L'eau de grâce pour les fleurs ça existe.  
Pupilles crevés, troncs sans membres  
ça existe. Violence ça existe. Nuit

bienfaisante, ça existe. Des hommes indestructibles  
ça n'existe pas. Pardon de la vengeance n'existe pas.  
L'avenir n'existe pas . Le Paradis  
arrache des cris de la poitrine,  
rassemble des mouches pour la plaie.

## MÉMOIRE DE GLACE

La glace coule comme l'eau. La profondeur des glaces  
conserve les anciens climats, une clé,  
peut-être, pour l'Apocalypse.

La Bible nous apprend le Déluge et les Plaies.  
À 8000 mètres de fond sont les neiges du temps de Platon.  
À 17000 l'époque des peintres de Lascaux.

La glace de Groenland abrite la cendre  
du Krakatoa, des traces de plomb des  
hauts-fourneaux romains et des poussières

apportées par les vents de Mongolie. Dans chaque couche  
on trouve de bulles infimes, qui nous renseignent  
sur les atmosphères disparues, les péripéties

carnavalesques, conservées le long des millénaires.  
Somme toute, l'intervalle monstrueux promet  
une suite d'éternités. De près c'est comme si

un sauteur Bungee voulait atterrir sur des montagnes  
russes branlantes dans un décollage furieux. Cependant,  
une seule question nous émeut :

Où se trouve la trace de nos petits pieds nus ?  
Il existe un modèle vengeur d'une belle régularité :  
la neige d'été est par la neige d'hiver enterrée.

Certains icebergs ont un éclat bleuté étonnant.  
Cela tient à la densité de la glace par de pieds gracieux  
compactée, disent les spécialistes des glaciers.

## POÉTIQUE

(Poème renié par Constantin Cavafy ; écrit devant l'adolescent de Motya en marbre, 180 cm.  
460-450 A.C.)

Le poème  
cherche un lieu  
pour jouer sur l'échiquier de mon désir.  
Il ne peut le faire ouvertement.  
Épargnez-moi des explications.  
La ville est un fardeau.

Fable, Apocryphe : vieille matière  
voile les cuisses, la tache brune  
à l'aine avec son duvet.  
Petit bruit clair,  
si j'y pense, sur la peau,  
comme la libellule d'une nuit .

C'est un ruban de gaze, tissé  
de la plus blanche pierre pierreuse.  
D'une aile aux fractures multiples.  
Hostile je re-brise  
encore la vieille matière  
avec le langage : des mots  
entendus à la Bourse, au café,  
dans des chambres couleur d'aniline.  
Recueillis dans de vieux livres d'histoire.  
Le poème ne désire aucun ornement. Il veut  
la stylisation : du plissé  
qui trahit la vigueur de l'arrondi.

Un poème n'est pour personne.  
Je l'envoie à mes amis  
qui sont libres de le comprendre  
ou de ne pas comprendre.

Sur son chemin il a ramassé  
des éclats du néant  
pour se tenir devant nous  
éblouissant à la fin.